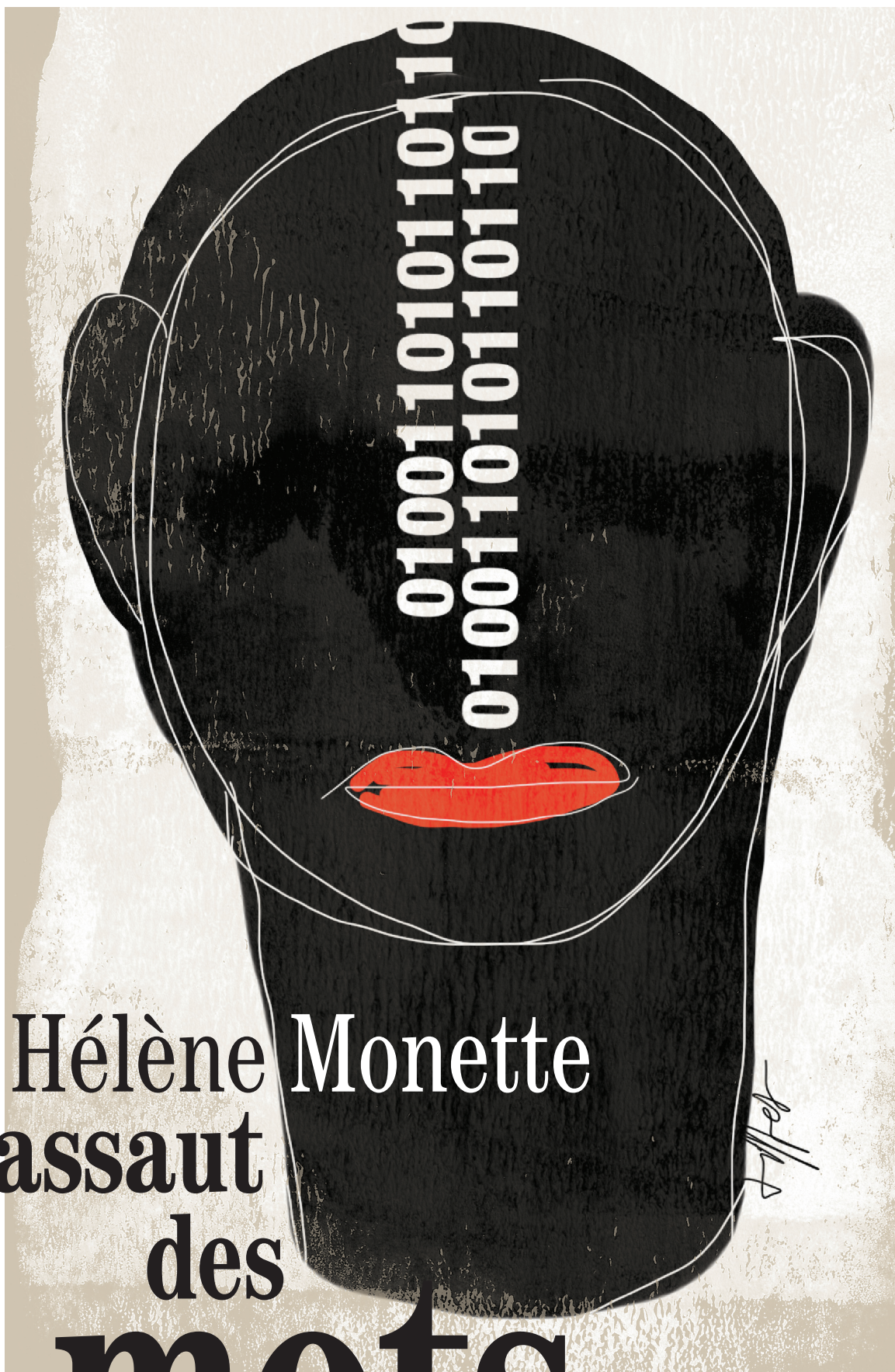


LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 MARS 2014



Hélène Monette à l'assaut des mots blancs

TIFFET

CATHERINE LALONDE

A lors que son avant-dernier livre, *Thérèse pour joie et orchestre* (Boréal, 2008), couronné avec justesse du Prix de poésie du Gouverneur général, était une magnifique et lumineuse célébration de l'amitié, la romancière et poète Hélène Monette revient cette fois en force avec *Où irez-vous armés de chiffres ?*. Une charge haletante contre un univers noir, totalitaire, hyper rapide, écrasant, où les amitiés ne se font que derrière des écrans rétro éclairés, où la parole se trouve dénuée de magie à force d'être aplaniée. Un univers étrangement familier. Entre 1984 et notre train-train urbain quotidien. Conversation avec une poète montée à l'assaut des mots blancs et de la langue de bois.

« [...] comment dire, c'est l'abondance relationnelle dans le super néant, écrit Hélène Monette dans sa prose poétique, il n'y a plus personne quand tout le monde est là tout le temps, ça communique en masse, ça fuit de partout, ça correspond à la vitesse exigée ou se confond au pourcentage de solitude effroyable, au durcissement du rêve dans des avatars de cocon-tribu, ça ne dit rien que moi et moi qui cours [...] ». Symptôme d'un mode de vie viral, le texte se poursuit, sur un rythme serré. Il passe à travers des images

noires, parfois volontairement gothiques « jusqu'au kitsch », de portes d'usine, cubicules, rangs d'ongnon de travailleurs, directeurs sadiques.

Livres compagnons

À sa table de travail, éclairée par la lumière d'hiver, Hélène Monette reçoit *Le Devoir* avec fébrilité, multipliant les tasses de café et les gentilleses. À sa droite, une pile d'essais qui l'ont accompagnée dans l'écriture, *La société malade de la gestion* (Seuil) de Vincent de Gaulejac et *L'art d'ignorer les pauvres* (Les liens qui libèrent) de John Kenneth Galbraith en tête.

« Avec toutes les restructurations dans le monde du travail, explique l'auteure, les mises à pied, les nouvelles configurations gestionnaires, cette façon dont les gens sont dirigés, on se retrouve depuis quelques années avec des modèles comptables appliqués d'abord à la gestion et ensuite à presque tout... Ça crée des dérives, une manière de traiter le monde comme des chiffres, comme un produit, des quantités. » Exemple? « Avant, on disait "Service des ressources humaines" — c'est déjà quelque chose, mais au moins on a les mots "service" et "ressources". Là, c'est devenu "Division du capital humain". Ça va être quoi, la prochaine étape? Le monde change, ça reconfigure le langage, le sens, les relations, l'amitié — et regarde, j'utilise, là, ce



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Hélène Monette

mot froid, "reconfigurer"... Le langage technocratique, informatif, financier change nos schèmes de pensée parce que le langage, c'est le sens. Les mots changent la réception du concept et le sens, et si le sens change, les réactions changent, les sentiments, les émotions, la tendresse. Il y a un effritement et une déshumanisation.»

Dictons et proverbes

Pour dénoncer cette novlangue technocratique, l'auteure n'a pas voulu utiliser que des mots froids. À sa gauche, des recueils de poèmes: *La mort était extravagante* (Norroît) de Geneviève Amyot et *Cellule esperanza (n'existe pas sans nous)* (L'Hexagone) de Danny Plourde, « parce que c'est de la prose poétique d'un seul souffle, avec une langue du débordement ». Prose poétique?

Monette en est adepte. Même ses romans, *Unless* ou *Le goudron et les plumes* (Boréal compact, 2004 et 2001), sont faits de cette eau-là.

Elle a puisé aussi aux dictionnaires d'expressions québécoises et françaises d'Agnès Pierron et de Pierre DesRuisseaux, parce que cette parole, truculente, est pour l'auteure l'opposé et l'antidote du javellissage des mots. « Y'a une vitalité dans les expressions imagées et les dictions. "Sauver les meubles", "Mettre la charrue devant les bœufs", "C'est pas parce qu'on s'en va chez le diable qu'il faut mener le troupeau à l'abattoir". C'est un théâtre, ce langage québécois là. Moi, je fais juste emménager, placer les choses. Il faut utiliser ces beautés-là: c'est pas juste de la poésie, c'est une façon de comprendre le monde. »

Seuls ensemble

C'est pour Hélène Monette acte de mémoire que de poser ces expressions, léguées par son père et ses grands-pères, sur papier. Le même élan l'avait poussée pour *Thérèse pour joie et orchestre*, quand, devant « la fragilité de la mémoire et de la santé qui vient avec le vieillissement, même si j'ai pas 77 ans, on le sent », elle avait voulu consigner « le maximum de souvenirs d'enfance et d'adolescence, pour que [sa] fille ait ça ».

VOIR PAGE F 3 : ASSAUT



Une **adolescence** sexe, drogue et rock'n'roll au Saguenay Page F 2



Les **expressions** françaises d'il y a belle lurette Page F 6



Belle jeunesse

À chacun son livre fétiche. Les parents britanniques citent *Le club des cinq* d'Enid Blyton comme livre jeunesse préféré. Leurs enfants, eux, n'ont rien à faire de cet ouvrage paru il y a 70 ans: ils désignent plutôt massivement J. K. Rowling comme auteure préférée. L'enquête, réalisée pour le compte de la chaîne de supermarchés Asda, a par contre révélé que les jeunes Britanniques continuent de préférer lire leurs romans sur le bon vieux papier imprimé plutôt qu'en version numérique. Les données montrent également que les enfants n'ont pas toujours conscience de l'origine romanesque de certains personnages. Deux jeunes sur quatre ignorent qu'Harry Potter, héros d'une longue et populaire série cinématographique, a commencé sa vie dans les livres. De même pour Winnie l'Ours.

Le Devoir

Lecteur menteur

Une étude britannique vient d'établir que deux adultes sur trois (62%) mentent en disant avoir lu des classiques littéraires qu'ils n'ont jamais fréquentés, histoire de paraître plus intelligents et cultivés, évidemment. L'enquête réalisée auprès de 2000 personnes a en plus permis d'établir que deux Britanniques sur cinq se rabattent sur les adaptations cinématographiques et les résumés en ligne pour combler leurs lacunes culturelles. La liste des livres les plus prisés par les lecteurs menteurs? On y retrouve 1984 (26%), Guerre et paix (19%), Le seigneur des anneaux (11%) et Jane Eyre (5%). La Bible et l'Odyssee arrivent à la toute fin.

Le Devoir

LIVRES

LA VITRINE



ALBUM JEUNESSE

L'ARBRE DE PAOLO

Christiane Duchesne et Anne Sol
Éditions de la Bagnole
Montréal, 2014, 24 pages

Rares sont les albums jeunesse où l'on met en scène des photos juxtaposées aux illustrations. Celui-ci le fait un peu à la manière des photoromans, en intégrant les clichés des deux héros de cette fantaisie poétique fort jolie, mais pas très parlante pour les enfants de quatre ans et plus. Le petit Paolo nous emmène «derrière sa porte», là où il n'y a que lui qui «décide», sur sa planète à lui, où se fabrique un petit monde secret, avec un ciel bleu, des champs fleuris et un bel arbre dans lequel il installe sa «maison», son «nid». L'invitation au voyage d'un «z'oiseau», qui l'avertit que quelqu'un l'attend, l'amène à rencontrer une fillette dont la planète ne possède pas ces magnifiques attributs naturels. Celle-ci le suivra dans l'univers fleuri de Paolo, conquise. Cette romance superbement illustrée, qui fait écho au *Petit Prince*, déconcertera un peu le public visé (4 ans et plus), mais saura charmer les adultes au cœur d'enfant qui aimeraient redevenir tout petits pour aller se terrer sur cette planète utopique...
Amélie Gaudreau



ROMAN

IMMORTELLES

Laure Adler
Grasset
Paris, 2013, 362 pages

La critique l'a quelque peu boudé. Dans *Immortelles*, Laure Adler romançait l'histoire de trois amies de jeunesse. Pourquoi ce dédain soudain? On connaît pourtant l'implication d'Adler à arpenter la psyché féminine, ses beaux livres sur l'intelligence et la créativité des femmes. Ses biographies: Marguerite Duras, Hannah Arendt, Françoise Giroud. Son parcours féministe. Journalistique. Editorial. Sa propre histoire du deuil de son enfant. Est-ce la mélancolie du livre qui fait obstacle? Son refus de croire en l'avenir, comme si la journaliste devait uniquement vanter les mérites innovants de l'actualité? Avec ses brefs chapitres, l'ouvrage, sobre, est pourtant de lecture agréable. Placé sous l'égide d'Annie Ernaux, ce premier ouvrage de fiction paraît autobiographique. Les allusions aux personnalités des années 60 et 70, Julia Kristeva, Jacques Lacan, Gilles Deleuze, Vladimir Jankélévitch, qui ont bien marqué Adler, née en 1950. Qu'était-ce alors avoir 20 ans? Peut-être la transparence du récit laisse-t-elle un goût de déjà lu, de connu. Peut-être le panorama laisse-t-il le sentiment qu'il y manque un style, une touche personnelle. La spécialiste de l'intime s'en est tenue loin. Ses tableaux racontent «le surgissement du réel». Une sociologie parfaite, maîtrisée, qui constate sans effusion la chute des idoles et la montée du désenchantement.
Guyllaine Massoutre



BANDE DESSINÉE

LE BESTIAIRE DES FRUITS

Zviane
La Pastèque
Montréal, 2014, 122 pages

Le durian est un drôle de fruit asiatique: il pue terriblement, tellement même que plusieurs compagnies aériennes interdisent son transport dans une cabine d'avion. C'est tout dire. Mais il a un goût qui vaut le détour. Comme quoi... Ça, la bédiste Zviane l'a découvert alors qu'elle habitait en 2001 à Saint-Laurent, cette banlieue nord de Montréal où les épiceries témoignent quotidiennement de la diversité culturelle des lieux. Elle a aussi eu l'audace de mettre dans son assiette bien d'autres fruits, comme le mangoustan, la grenadille, la pitaya, le kiwano et même le fusil (!), qui en cœur lui ont inspiré ce *Bestiaire des fruits*, sorte de catalogue des fruits exotiques dont le goût, et parfois la sociologie, est exposé ici en case dans le style très dynamique et coquin qui caractérise l'artiste. Amusant et témoignant de cette ouverture à l'autre qui fait plaisir à lire, l'objet s'est répandu d'abord sur le Web avant de se retrouver aujourd'hui sous une couverture cartonnée, ce qui lui va aussi très bien.
Fabien Deglise

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

Héros d'un jour ou de toujours

Geneviève Pettersen campe une adolescence crue au Saguenay

CHRISTIAN DESMEULES

En 1995 à Chicoutimi-Nord, le jour de ses 14 ans, Catherine voit sa vie prendre une autre vitesse. Pour son anniversaire, elle reçoit un chèque de mille dollars signé par son père, un discman Panasonic Shockwave jaune, «un pyjama laite avec des oursons dessus» et surtout *Moi, Christiane F.*, 13 ans, droguée, prostituée, «un livre de drogue pis de prostitution», récit d'une descente aux enfers censé agir comme un repoussoir auprès de la jeunesse.

Fille unique d'un avocat et d'une ancienne reine de beauté, la narratrice de *La déesse des mouches à feu*, le premier roman de Geneviève Pettersen, verra ses parents se séparer au cours de cette année mouvementée. Mais pour l'adolescente en manque de modèles, *Christiane F.*, c'est aussi le film de 1981 tourné à Berlin, où David Bowie, tel un demi-dieu, chante quelque chose comme «We can be heroes/Just for one day.»

Rien à faire, le cocktail sexe, drogue et rock & roll agit chez elle comme un formidable aimant. C'est une ampoule dans la nuit pour tout ce qui brûle de se sentir vivant. Première étape pour Catherine: se faire accepter des filles les plus populaires de son école.

La plus belle pour aller danser

«Elles étaient tout le temps ensemble, ces filles-là, pis on voyait juste eux autres à la poly. On aurait dit des mouches à feu.» Issue d'une famille aisée, étudiante modèle, l'adolescente deviendra la reine de ce petit groupe de têtes brûlées. Et très vite, aller «vedger» en bande les jeudis et les vendredis soir au centre commercial ne suffit plus. Doc Martens aux pieds, vêtements motifs léopard, chignon banane, sa nouvelle panoplie apporte à Catherine une nouvelle audace. «Je m'imaginai que *Christiane F.* s'habillait comme ça, pis je voulais des bottes à talons comme celles de David Bowie.»



PHOTO CHRISTIAN BLAIS

La déesse des mouches à feu, de Geneviève Pettersen, explore avec une grande sensibilité le difficile apprentissage de la liberté et de l'art de jongler avec le feu sans se brûler.

Dès lors, en franchissant quelques pas de plus, l'adolescente pourra s'afficher tour à tour avec les plus beaux gars de la place, Pascal ou Keven — versions sague-néennes de Kurt Cobain ou

Sniffer du PCP ou des vapeurs d'essence, fumer aux couteaux, passer les fins de semaine dans des camps qui sentent «la vieille top pis la brosse», faire des expérimentations sexuelles qui laissent un arrière-goût de confusion. Tromper son ennui comme on trompe la mort.

«Je pense que c'est à ce moment-là que je suis devenue la reine de toute. C'était moi, astheure, la déesse des mouches à feu.»

Pour ces rois et ces reines d'un jour, héros de l'éphémère laissés à eux-mêmes, partagés entre leur désir d'être et de paraître, l'avenir est ici et maintenant. Il se confond avec les paradis artificiels et les premiers mirages de l'amour. «Je me rappelle que, pendant qu'on dansait, Keven me tenait par le cou pis que j'avais l'impression que de la lu-

mière jaune sortait de mon corps. Il m'a embrassé pis j'entendais plus rien sauf David Bowie. On était au Sound. Je portais une minijupe en cuir noir. J'inventais toutes les danses. Ma mère mariait le King. Mon père me montrait comment vider un original. Je dessinais la carte du monde. Marie-Eve avait des cheveux infinis. J'encannais de la truite arc-en-ciel. Keven se mélangeait avec la lumière. Dehors la perdrix était gelée ben dur.»

Déluge

On ne peut bien entendu tout révéler, mais un certain nombre d'événements marquants, proches de la tragédie, feront de l'année de ses 14 ans une année charnière dans la vie de cette adolescente qui vacille sur des jambes encore frêles. Les inondations qui ont frappé le Saguenay en 1996 — et qui ont secoué le Québec tout entier —, comme un point d'orgue dans le roman, se chargeront de fixer tout ça et pour longtemps dans sa mémoire.

Premier roman de Geneviève Pettersen, née en 1982, déjà connue comme blogueuse (l'ironique Madame Chose, c'est elle), *La déesse des mouches à feu* explore avec une grande sensibilité, malgré son côté plus râpeux, le difficile apprentissage de la liberté et de l'art de jongler avec le feu sans se brûler.

Avec beaucoup de maîtrise, l'écrivaine a su prêter à *La déesse des mouches à feu* une langue trempée dans l'oralité de son époque et de la région qu'elle décrit, fautes de grammaire en prime. Elle parvient à insuffler la vie et à donner de la texture et des félures à ce personnage d'adolescente qui arrive à briller dans le noir, cousine lointaine du Holden Caulfield de *L'attrape-cœurs*. Puissant.

Collaborateur
Le Devoir

LA DÉESSE DES MOUCHES À FEU

Geneviève Pettersen
Le Quartanier
Montréal, 2014, 208 pages

Retrouvailles décevantes

Un peu plus de 30 ans après avoir raconté les aventures meurtrières de sa première héroïne, la reine du polar québécois Chrystine Brouillet renoue avec celle-ci. Pas nécessairement pour le mieux...

AMÉLIE GAUDREAU

En 1982, Chrystine Brouillet remportait le prix Robert-Cliche, récompense réservée aux premières œuvres, pour *Chère voisine*, un polar sis dans une Vieille Capitale prise dans la froidure de l'hiver post-référendaire et dans une vague de meurtres de jeunes femmes. Bien avant sa célèbre inspectrice Maud Graham, l'auteure avait créé un personnage de femme énigmatique, singulier par son absence de compassion pour les humains qui l'entourent et par son amour démesuré envers les chats. Un amour fou pour les félins qui conditionnera le choix de son conjoint, son voisin trop gentil Victor, et qui la mènera jusqu'au meurtre d'une voisine qui déteste ces petites bêtes. Cette jeune serveuse de casse-croûte prénommée Louise ne pouvait faire autrement que marquer l'es-

prit du lecteur qui s'aventurerait dans ce roman bien construit et bien écrit, suivant les pulsions vengeresses malsaines de l'héroïne.

Meurtres comiques

Trente-deux ans et des dizaines de romans (jeunesse et adulte) plus tard, Chrystine Brouillet renoue avec cette Louise. Dans une entrevue accordée à *La Presse* la semaine dernière, elle expliquait que le désir de faire revivre ce personnage psychopathe est apparu à la suite de l'adaptation cinématographique de *Chère voisine* par le cinéaste mont-réalais Jacob Tierney, qui voyait dans ce thriller policier une comédie, chose que l'auteure n'avait jamais vue.

C'est donc avec une pointe comique évidente et tout en légèreté qu'elle donne suite aux aventures meurtrières de sa Louise, désormais cinquantenaire, Montréalaise et associée dans un grand restaurant de la métropole. Sa passion pour les chats motive encore et toujours les meurtres qu'elle commet, des assassinats planifiés au quart de tour. Après un divorce pas du tout houleux, Louise ne voit que cette solution radicale pour pouvoir conserver son bel appartement du Plateau, sanc-

tuaire de ses deux précieux félins, alors que le propriétaire annonce qu'il vendra l'édifice à un promoteur immobilier. Un premier crime plutôt inutile l'amènera à considérer l'idée de se porter acquéreur de l'immeuble. Mais pour ce faire, il lui faut un capital de départ dont elle ne dispose pas. D'où l'élaboration d'un plan pour assassiner un habitué de son restaurant, un juge fortuné, et éventuellement toucher le pactole en manipulant la future veuve et quelques autres personnages louches qui gravitent autour du magistrat.

Quelque chose qui cloche

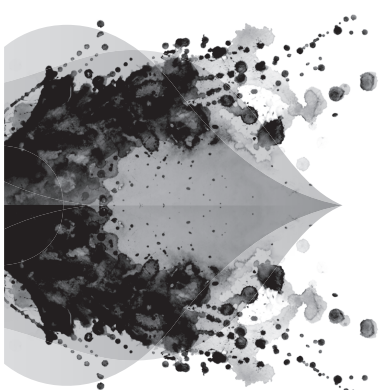
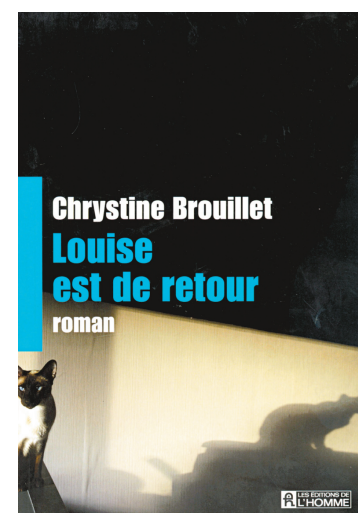
L'auteure détaille l'exécution de ce plan avec sa plume toujours aussi précise, en y ajoutant une touche d'ironie comique qu'on ne connaissait pas à ses polars. Dans une orgie de détails matériels (et surtout culinaires, gracieuseté du théâtre parfait qu'est le restaurant gastronomique), Brouillet réussit à développer suffisamment la psychologie des personnages pour que l'on s'y attache, mais il reste que quelque chose cloche dans ce roman. Est-ce parce qu'il a été d'abord publié sous la forme d'un feuilleton en ligne et que la progression de l'histoire garde un aspect épisodique? Ou parce

que cette pionnière du roman policier québécois ne nous a pas habitués à tant de légèreté, ni à cet humour qui amenuise l'efficacité d'une mécanique pourtant bien huilée? Ceux qui ont jadis aimé le premier effort de Chrystine Brouillet risquent d'être passablement déçus de ces retrouvailles probablement espérées avec cette meurtrière particulière.

Le Devoir

LOUISE EST DE RETOUR

Chrystine Brouillet
Éditions de l'Homme
Montréal, 2014, 224 pages



CLAUDE VAILLANCOURT

Les Sirènes
de Zicatela

Un roman choral où les personnages sont entraînés dans un étrange chaos qui ne laissera aucun d'eux indemne...

Maintenant en librairie

Québec Amérique
quebec-amerique.com

LITTÉRATURE

Schéhérazade de la Nouvelle-France

Susan Glickman mêle dans son roman l'histoire et les contes

CATHERINE LALONDE

C'est à la fois un roman d'Histoire et un livre d'histoires que *Les aventures étranges et surprenantes d'Esther Brandeau, moussaillon*, de la Torontoise Susan Glickman, aussi essayiste et poète.

Débarque ainsi en Nouvelle-France en 1738 la jeune Esther, ivre d'aventures et de liberté malgré son très jeune âge, qui, pour faire le voyage sans affres, s'est travestie à la façon de James Miranda Barry ou des héroïnes de Shakespeare et de Molière. Démasquée, la voilà assignée à demeure chez monsieur Hocquart, attendant tout l'hiver que l'enquête outre-Atlantique qui déterminera son sort s'effectue. Afin de passer ce long temps et de charmer subtilement les hommes responsables de son destin, Esther conte ce qu'elle prétend être ses aventures. Les péripéties qui obsédaient les littéraires à l'époque y passent: l'enfant sauvage, élevée ici par des singes, l'enlèvement au sé-



rail, la vie sur une île déserte, etc. Le tout entrecoupé de la description de la vie en Nouvelle-France à l'époque.

La narration de Glickman est poreuse, bien portée par sa traduction, les pages s'avalent en douceur. La romancière a voulu tout se permettre: une Esther si féministe et égalitaire avant l'heure qu'elle en est, pour l'époque, sinon anachronique, alors incohérente, certainement improbable à force de jeune sagesse et d'éducation, et ce, accolé à une rigueur dans les descriptions historiques. Nul jeu dans le passage à l'oralité lors des contes, mais surtout, plus gênant, une impression de déjà-lu, qui donne envie au lecteur de s'exclamer, comme un des personnages: «*Nous l'avons entendue cent fois, cette histoire, ou d'autres du même genre.*»

Un beau divertissement, sans plus, sauf pour le petit punch final (ne lisez pas l'article ci-dessous, il y a dévoilement...), intéressant historiquement.

Le Devoir

Les indésirables du Nouveau Monde

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Le roman historique de Susan Glickman signale que toute cette fiction repose sur un événement historique inspirant, «*mais plus ou moins documenté*», soit un rapport de Jean-Victor Varin de La Marre, contrôleur de la marine au Canada. Nous sommes en 1738. Son supérieur immédiat, Gilles Hocquart, est intendand de la Nouvelle-France. Dans ce rapport destiné à Hocquart, Varin de la Marre atteste du séjour d'un an au Nouveau Monde de la jeune Esther Brandeau. Le *Dictionnaire biographique du Canada* note la légèreté de cette Esther Brandeau, dont la vie réelle apparaît en effet tel un vrai roman. On peut se faire une meilleure idée de cette «*jeune juive née vers 1718*» en consultant le *www.biographi.ca*.

S'il y avait des Chinois au Mexique dès les débuts de l'occupation coloniale, comme on le sait aujourd'hui, pourquoi n'y aurait-il pas eu des gens de partout et de toutes les confessions dans les Amériques placées sous influence européenne? Cette fascination éprouvée aujourd'hui pour les origines religieuses multiples en Amérique en dit au moins autant sur le temps présent que sur le passé. Comme Susan Glickman, l'éditeur et écrivain André Vanasse

vient de partir sur ces mêmes routes tortueuses de l'identité religieuse au Nouveau Monde dans son roman historique intitulé *La flûte de Rafi* (XYZ éditeur, 2013).

Pour bien établir la présence juive au Nouveau Monde, faudra-t-il en rechercher la confirmation grâce à des données croisées d'ADN, comme le proposent quelques projets ambitieux qu'évoque Susan Glickman dans ses remerciements?

On peut en attendant reconsidérer notamment le cas connu d'Aaron Hart, marchand prospère, et de son fils Ezekiel. Élu à répétition par une population à majorité française au tout début du XIX^e siècle, Ezekiel fut chassé de la Chambre au Parlement parce qu'un Juif ne pouvait y être admis. Il fut réélu quand même par la population des Trois-Rivières! Les Juifs finirent officiellement par être acceptés au Parlement à partir de 1832.

Le Devoir

LES AVENTURES ÉTRANGES ET SURPRENANTES D'ESTHER BRANDEAU, MOUSSAILLON
Susan Glickman
Traduit de l'anglais (canadien) par Christiane Duchesne
Boréal
Montréal, 2014, 238 pages

ASSAUT

SUIITE DE LA PAGE F 1

L'hyper communication la heurte aussi. Elle écrit: «*c'est devenu difficile de saluer quelqu'un sans parler à une foule / c'est devenu ordinaire de parler tout seul quand on parle à quelqu'un / individus vedettes*». Et aussi que «*le vide qu'on transmet c'est un pouvoir qu'on prend*».

«*J'ai l'air archaïque, d'une mémé, dit-elle, mais ça me choque quand je me fais demander si je suis sur Facebook et qu'on me répond, quand je dis non: "C'est d'valleur, on aurait pu se parler..."*» Boris Cyrulnik le dit: la communication n'est pas une relation. Ce n'est qu'une communication. » Ce grand cri qu'elle lance en est un de colère, irrésistible. «*Je ne choisis pas ce sur quoi j'écris. Si je choisissais, j'écrirais du roman historique et je gagnerais honorablement ma vie. Je reçois la violence sociale et j'en répare. Ça me rentre de-*

dans, ça m'indigne, ça m'émeut, ça me traverse, ça fait partie de ma vie. On ne parle que de ce qu'on connaît ou de ce qui nous bouleverse.» Elle cite Michel Houellebecq: «*Toute société a ses points de moindre résistance, ses plaies. Mettez le doigt sur la plaie, et appuyez bien fort. Creusez les sujets dont personne ne veut entendre parler. L'envers du décor. Insistez sur la maladie, l'agonie, la laideur. Parlez de la mort, et de l'oubli. De la jalousie, de l'indifférence, de la frustration, de l'absence d'amour. Soyez objectifs, vous serez vrais.*» Et les mots alors garderaient leur sève et leur sens.

Le Devoir

OÙ IREZ-VOUS ARMÉS DE CHIFFRES?
Hélène Monette
Boréal
Montréal, 2014, 132 pages

Des enfants: en avoir ou pas?



DANIELLE LAURIN

C'est tout court, tout simple. Et très, très noir. La phrase est brève, sèche, la plupart du temps. Aucun désir d'enjoliver quoi que ce soit. Aucune tentative d'amoindrir le pire, surtout pas.

Au contraire, il y a dans l'écriture de *Clinique* quelque chose de... clinique, justement. Cette façon de circonscrire une situation. De s'y tenir, d'y revenir, jusqu'à l'obsession.

Ce désir, chez la narratrice, d'aller jusqu'au bout, de cracher le morceau, de se mouiller jusqu'au cou, sans se préserver ni épargner qui que ce soit. Ce tout-dire, en si peu de mots. Ce branle-bas de combat intérieur versus le monde extérieur. Cette guerre sans merci avec les tabous.

On pourrait croire que l'auteur de *Clinique*, Martine Batanian, née au Québec en 1976 de parents arméniens, marche dans les pas de l'écrivaine française Annie Ernaux, de 35 années son aînée. Annie Ernaux, qui ne craint pas l'impudeur et qui s'est imposée par une écriture dite blanche, sans fards.

Qu'on pense à *La honte* (Gallimard, 1997), sur la violence soudaine du père à l'encontre de la mère. Ou à *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (Gallimard, 1997), sur la déchéance physique et mentale de la mère atteinte de la maladie d'Alzheimer.

Nullipare

Mais curieusement, c'est de *L'événement* (Gallimard, 2000), qui raconte un avortement clandestin vécu en 1963, soit plus de dix ans avant la légalisation de l'avortement en France, que *Clinique* pourrait être le plus proche. Je dis curieusement, car l'ouvrage de Martine Batanian porte sur l'infertilité.

Annie Ernaux, qui est devenue mère après son avortement, se met elle-même en scène dans ses livres, avec le souci d'approcher au plus près, par les mots, la réalité de ce qu'elle a vécu. Martine Batanian, de son côté, met en scène une narratrice appelée Solène. Je ne sais pas jusqu'à quel point l'auteur de *Clinique*, qui signe ici son deuxième livre, s'inspire de sa propre vie. Et ce n'est pas vraiment important.

Ce qui importe, c'est que Martine Batanian nous fait entrer de plain-pied, par ses mots, dans la réalité de l'infertilité telle que vécue par son alter ego. C'est de l'intérieur que l'on vit la situation. Par le biais d'une jeune femme dévastée qui ne peut s'empêcher d'espérer, et d'espérer encore. Qui s'entête dans son désir d'enfant, qui s'acharne, envers et contre tout, envers et contre tous.

Essais

Il y a eu d'abord le dessin d'une femme enceinte dans un



SARAH SCOTT

Dans *Clinique*, Martine Batanian nous fait entrer de plain-pied, par ses mots, dans la réalité de l'infertilité.

livre d'art rupestre. «*Je veux ça*», a écrit Solène dans le livre en encerclant le ventre de la femme. Après 14 mois d'essai avec son mari, test de grossesse. Négatif. «*J'ai tout jeté, tout nettoyé, comme s'il ne s'était rien passé. Mes mains tremblaient.*» Puis: «*Sous mon chandail, il n'y a rien. J'avais deux rêves: devenir maîtresse d'école et avoir cinq enfants. Une de mes mains est vide.*»

Il y a eu, un matin vers 7 heures, de fortes douleurs au bas-ventre déclenchées par un traitement de fertilité. Direction: urgence de l'hôpital. «*Il y a une arme dans mon ventre qui se retourne contre moi.*»

Il y a eu, un soir, cette première fausse couche pendant une représentation théâtrale. «*Mon mari m'attend. Je prends sa main et je me concentre sur un seul objectif: aller me cacher et souffrir dans l'intimité de ma maison, loin de tous ces gens normaux qui ont fait garder leur enfant pour assister à une pièce de théâtre étrangère.*»

Il y a eu un voyage en Arménie, avec le mari. «*Je savais bien qu'il voulait implorer Ararat de nous donner un enfant.*» Dans la balance aussi, un questionnement sur les origines et le travail de l'inconscient: «*Car je suis petite-fille de génocidés et des psychanalystes racontent être en train d'exterminer ma race pour terminer le travail des génocidés.*»

Il y a eu le groupe de soutien pour femmes infertiles, l'acupuncture, la voyante. Les lectures. Les conseils, les mises en garde. Du genre: «*Tu te stresses*

trop.» Ou: «*Le temps n'est pas venu. Adopte et tu tomberas enceinte.*» Puis: «*Connais-tu l'histoire de France Beaudoin? Pourquoi vouloir à tout prix un enfant biologique?*»

Il y a eu des coups de poignard venant de toutes parts, du style: «*Ma plus grande réussite, c'est d'être mère. Je ne me suis jamais sentie aussi femme. Une femme doit vivre la maternité pour s'épanouir entièrement.*»

Il y a eu toutes sortes de remises en question à propos d'un avortement subi dans le passé, alors que Solène était engagée dans une relation amoureuse non satisfaisante. «*J'aurais bien voulu être mère, mais je ne voulais pas d'un enfant avec lui.*»

Et ainsi de suite... Le mur dressé envers les autres, envers les femmes enceintes surtout, et les mères affectueuses. L'éloignement envers la sœur autrefois complice, plusieurs

fois maman. Le refus de la compassion. Et la grand-mère qui s'en mêle: «*C'est une honte! Toutes les portes te sont ouvertes sauf une, et tu t'obstines à ne voir que celle-là.*»

Au travers de tout cela: la honte, le sentiment de culpabilité, la tristesse, la rage, le découragement. L'espoir, malgré tout. Malgré ce qui a fini par apparaître comme une malédiction, une fatalité. Chaque fois, le verdict qui tombe comme un couperet. Au final: quatre traitements de fertilité, trois fausses couches, cinq ans d'essai. Et toujours rien.

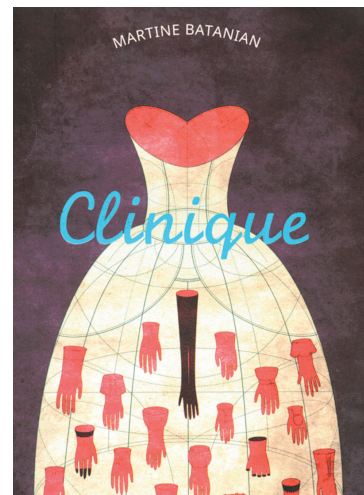
La féminité en question

Dans *L'événement*, l'avortement est vécu comme une libération, tandis que dans *Clinique*, l'infertilité est vécue comme le pire cauchemar qui soit. Mais les deux livres insistent sur le calvaire traversé, les étapes humiliantes, le corps malmené, le jugement des autres autour. Et les bouleversements physiques, psychiques, émotifs que tout cela occasionne chez une femme.

Dans les deux cas, la féminité est abordée par le biais de la non-maternité. Qu'elle soit choisie ou imposée, cette non-maternité met en question l'identité féminine dans ce qu'elle a de plus essentiel. En avoir ou pas? Et à quel prix? On en revient à cette incontournable question. Celle qu'aucune femme ne peut éviter de se poser au moins une fois dans sa vie.

CLINIQUE

Martine Batanian
Marchand de feuilles
Montréal, 2014, 128 pages
En librairie le 14 mars



Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 24 février au 2 mars 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
1	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 9 Mirages	Anne Robillard/Wellan 1/3
2	Louise est de retour	Christine Bruillett/Homme -/1
3	Un voisinage comme les autres • Tome 1	Rosette Laberge/Les Éditions réunis 3/2
4	Les gardiens de la lumière • Tome 2	Michel Langlois/Hurtubise 2/3
5	Le clan Seton • Tome 1 Les aubes grises	Sonia Marmen/Québec Amérique 5/2
6	Pour que tienne la terre	Dominique Demers/Québec Amérique 6/6
7	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Les Éditions réunis 8/12
8	Mort-Terrain	Biz/Leméac 4/2
9	Ce qui se passe au congrès reste au congrès!	Amélie Dubois/Les Éditions réunis 7/17
10	Les gardiens de la lumière • Tome 1 Maîtres chez soi	Michel Langlois/Hurtubise 10/2

Romans étrangers

1	Le chardonneret	Donna Tart/Plon	1/7
2	La nuit leur appartient • Tome 1 Les rêves...	Sylvia Day/Michel Lafon	2/2
3	Muchachas	Katherine Pancol/Albin Michel	-/1
4	S.	J. J. Abrams Doug Dorst/M. Lafon	5/2
5	Les enquêtes du département V • Tome 4 Dossier 64	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	4/5
6	Prague fatale	Philip Kerr/du Masque	3/8
7	L'Italienne	Adriana Trigiani/Guy Saint-Jean	7/4
8	La femme des dunes	Christopher A. Bohjalian/Guy Saint-Jean	-/1
9	Homeland, la traque	Andrew Kaplan/Seuil	10/3
10	Sept ans de désir	Sylvia Day/Flammarion Québec	6/17

Essais québécois

1	Paradis fiscaux: la filière canadienne	Alain Deneault/Écosociété	-/1
2	Tenir tête	Gabriel Nadeau-Dubois/Lux	1/21
3	Comprendre l'État d'Israël. Idéologie, religion et société	Yakov M. Rabkin/Écosociété	2/2
4	Je me souviens? Le passé du Québec dans...	Jocelyn Lévesque/Fides	4/2
5	Les tranchées. Maternité, ambiguïté et féminisme...	Fanny Britt/Atelier 10	8/5
6	Le tour du jardin. Entretiens avec Mathieu Bock-Côté...	Mathieu Bock-Côté/Boréal	3/3
7	Les filles en série	Martine Delvaux/Remue-ménage	-/1
8	Le Sel de la terre	Samuel Archibald/Atelier 10	-/1
9	Légendes pédagogiques	Normand Baillargeon/Poètes de brousse	-/1
10	L'anarchie expliquée à mon père	Thomas Déry Francis Dupuis-Déry/Lux	10/4

Essais étrangers

1	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL	2/18
2	La vérité sur les médicaments	Mickel Borch-Jacobsen/Édito	1/3
3	La plus belle histoire de la philosophie	Luc Ferry Claude Capelier/Robert Laffont	4/3
4	L'hind malcommode. Un portrait inattendu des Autochtones...	Thomas King Daniel Poliquin/Boréal	-/1
5	Science, ou coupe!	Chris Turner/Boréal	3/4
6	Si je n'avais plus qu'une heure à vivre	Roger-Pol Droit/Odile Jacob	-/1
7	Pourquoi les riches ont gagné	Jean-Louis Servan-Schreiber/Albin Michel	-/1
8	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard	5/7
9	La force des discrets. Le pouvoir des introvertis...	Susan Cain/Lattès	6/8
10	Puissances d'hier et de demain. L'état du monde 2014	Collectif/La Découverte	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Rencontre avec des écrivains finalistes du

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la littérature

Lundi 10 mars 2014
19 h 00

PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS

Ce prix est décerné par un jury d'étudiants provenant des différents collèges et cégeps du Québec et récompense une œuvre de fiction québécoise.

AVEC
Louis Carmain
Guano - L'Hexagone

Christiane Duchesne
Mensonges - Boréal

Carl Leblanc
Artéfact - XYZ

Patrice Lessard
Nina - Hélioïtrope

AUSSI FINALISTE
Sophie Létourneau
Chanson française
Le Quartanier

ANIMATEUR
Stanley Péan

Une présentation du CRILCQ avec le soutien du Conseil des arts du Canada

Entrée libre
Réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

LITTÉRATURE

Maryline Desbiolles: justice rendue

Les femmes, aujourd'hui, écrivent des histoires d'hommes. Non qu'elles aient renoncé à leur héritage, mais plutôt à ce destin qui les privait d'avoir été témoins d'un monde violent. La famille à nourrir et à élever n'empêche plus d'écrire ce qui s'est passé.

GUYLAIN MASSOUTRE

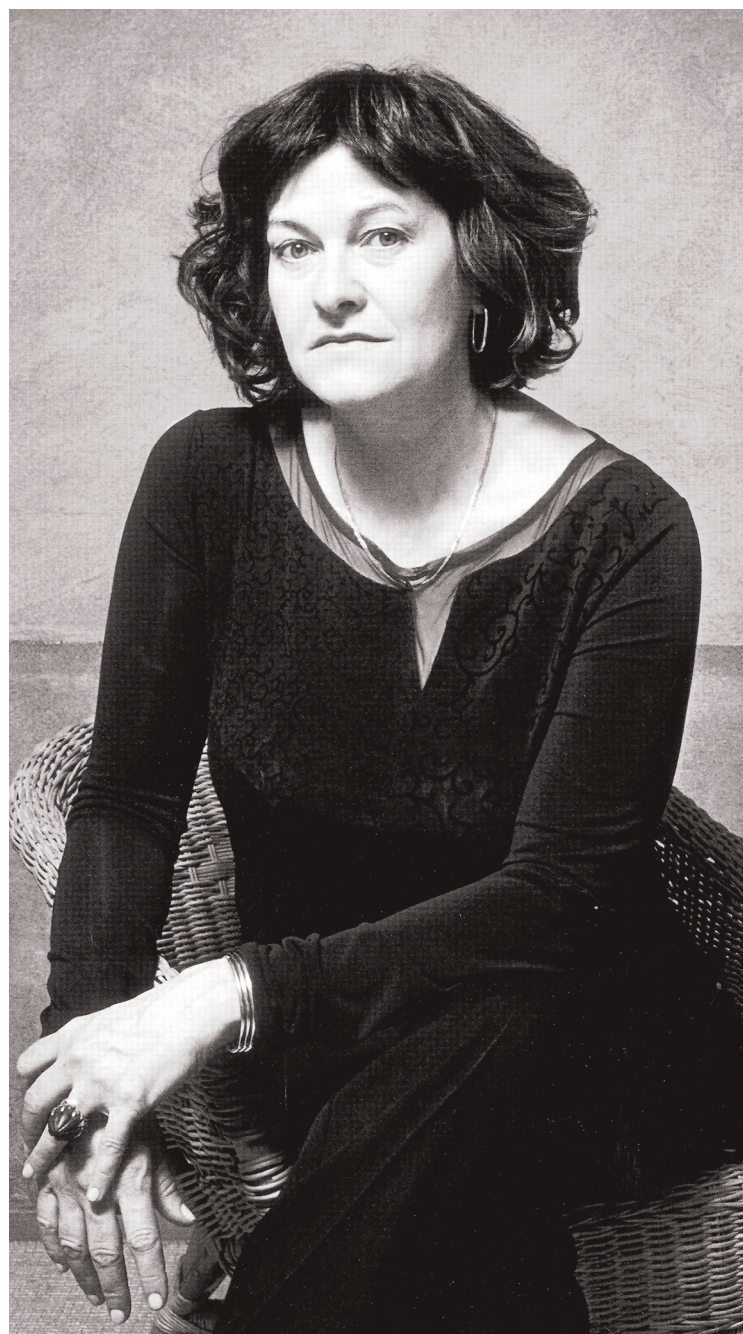
De sa bibliothèque de l'Odéon, le prestigieux théâtre parisien donne à entendre, une fois par mois depuis plusieurs années, une voix de femme écrivain, couplée à une voix d'actrice. Cette lecture est suivie d'un grand entretien, entre l'auteure et Jean Birnbaum, responsable du *Monde des livres*, philosophe et essayiste. Cette série *Voix de femmes* est déposée, par bonheur, sur le site de France Culture, qui donne accès à ce fécond partenariat.

Au programme, cinq voix féminines en duo. Il y a eu Yasmina Reza et Emmanuelle Devos lisant *Heureux les heureux* (Flammariion, 2013, prix littéraire du journal *Le Monde*) en septembre, puis Elisabeth Baudin et Nathalie Richard lisant *Du XVIII^e au XXI^e siècle, extraits de textes*, en octobre. En janvier, de Maryline Desbiolles, Emmanuelle Béart livrait des extraits de *Primo* et de *Ceux qui reviennent* (Seuil, 2005 et 2014). Le 17 mars, on y célébrera Julia Kristeva, Isabelle Huppert donnant *Tandis qu'elle agonise, Thérèse mon amour* (Fayard, 2008), adapté par Kristeva et Laure Adler. Puis, Chantal Thomas sera là, Natalie Dessay lisant *L'échange des princesses* (Seuil, 2013) en juin.

Quelles sont ces femmes qui écrivent? Roman, essai, philosophie, théâtre, elles racontent et font entendre, avec panache, leur vivacité à penser. Leurs phrases semblent faites pour la scène. Grâce aux actrices qui les incarnent, pour un public qui les aime, toutes générations confondues, elles font exister les livres, avec leur temps propre, celui de l'œuvre patiemment bâtie et de la lecture qui chemine.

Le dispositif de Desbiolles

Gros plan sur Maryline Desbiolles. Ses derniers livres ont paru coup sur coup dans la collection «Fiction & Cie» du Seuil: *Vallotton est inadmissible* (Seuil, 2013) et *Ceux qui revien-*



DIIDIER GAILLARD

Dans *Ceux qui reviennent*, Maryline Desbiolles dépeint un monde tantôt fraternel, tantôt effrayant.

nent (Seuil, 2014). Toujours sa voix lyrique et factuelle, dense et sensorielle, formidable à capter. Et des rencontres, fil démêlé d'un écheveau où les proches comptent plus qu'elle-même. Cette Niçoise, née en 1959 à Ugine en Savoie, m'enchante depuis *La seiche* (1998), *Anchise* (1999, prix Femina), *Le petit col des loups* (2001), le court et délicieux *Manger avec Piero* (2004), ou *Primo*, douloureuse histoire des enfants de sa grand-mère italienne. Il y a neuf titres ensuite.

Dans *Vallotton est inadmissible*, elle dit son enthousiasme pour les tableaux du peintre suisse, aussi écrivain, que le Grand Palais a exposé récemment, titrant *Le feu sous la glace*. Ce livre bref, ni étude ni

biographie, est une composition en mots colorés et expressifs. Dédié à Denis Roche, dont elle reprend le fameux titre, *La poésie est inadmissible*, il marque un temps d'arrêt. Au tempo des battements de son cœur, sa langue s'accorde à ce qu'elle ressent.

Dans *Ceux qui reviennent*, elle dépeint un monde tantôt fraternel, tantôt effrayant. Des ombres y jouent leur bonté ou leurs crimes. Revoici la guerre, pas la grande histoire, mais les bénéfiques honteux et les souffrances singulières. Place aux otages liquidés, aux pendus, aux attentats mafieux, aux règlements de comptes. Qu'il soit question de sa famille, prise avec l'horrible W., ou de moralité, l'écriture

n'éclaircit rien de définitif. On passe des morts à un univers mythique, poétique, surdimensionné par la langue. Et la fin du livre se boucle sur un surprenant et cruel fait divers. Un quadruple meurtre fou. Insoutenable, ce retour du même, ce cycle de la modernité refoulant une violence archaïque, tissu de préjugés.

À cor et à cri

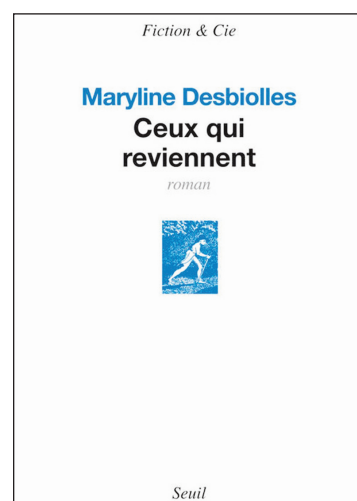
Desbiolles est une conteuse puissante. «*Qu'est-ce que tu cherches? Tu te les cherches, sous-entendu: les ennuis, comme qui dirait.*» C'est au début. L'histoire d'un inconnu. Sans ambages, elle étale, intense, une riche sensorialité, elle remâche et martèle les silences du passé. Ses phrases s'allongent, questionnent, rebondissent, retorses et envoûtantes. *Ceux qui reviennent*, après *Primo*, l'enfant mort dans la patrie de Mussolini, c'est Ugine et les drames qui continuent. Car à l'ascendance italienne se noue l'autre, la savoyarde, qui fait descendre et parler, à Nice, le village montagnard.

Très dur, ce livre masculin par la violence décryptée donne à connaître des gens sans voix, marginaux dépris d'écouter dans la tombe comme de leur vivant. Quelle offense criminelle leur fut faite? Desbiolles enquête avec impatience, sans plan de départ. Elle invoque les revenants, pour que leurs noms cessent d'être mangés par l'oubli. Et elle résout l'énigme. De là, sa danse macabre, protestataire, des victimes, de la justice et des salopards.

Collaboratrice
Le Devoir

CEUX QUI REVIENNENT

Maryline Desbiolles
Seuil
Paris
2014, 151 pages



POLARS

Les incandescentes dérives de Donna Tartt

MICHEL BÉLAIR

Quelles traces les grands livres laissent-ils en nous? Jouent-ils un rôle dans la vie de leurs lecteurs? Est-ce que, par exemple, on reste le même après avoir dévoré passionnément *Le chardonneret*, ce gros livre de 800 pages bien tassées que Donna Tartt vient de publier dans une douzaine de langues déjà?

Pas tout à fait, aussi bien vous prévenir tout de suite: *Le chardonneret* est de ces livres qui laissent des marques profondes. Dans cette histoire s'étendant sur une bonne dizaine d'années, on voit un jeune garçon de 13 ans, Théo, survivre à l'explosion d'une bombe durant laquelle il perd sa mère. Passant ensuite d'une famille d'accueil à celle de son père retrouvé, Théo réussira à

subsister en développant une dépendance très forte autant à un tableau volé qu'à une panoplie de drogues et de médicaments. Tâtant du polar comme du portrait de société et du roman de mœurs, Donna Tartt tisse ici une intrigue ahurissante qui surprendra le lecteur jusqu'à la toute fin. Mais le roman fait beaucoup plus que surprendre...

Avoir survécu

D'abord à cause des êtres d'exception qu'on y croise: Théo, puis Hobie qu'il rencontre ensuite, et Boris, sont des personnages intenses, «hénaurmes», inoubliables. Dévastés par la vie, façonnés par les excès, ils s'imposent tous les trois, à leur façon, comme des êtres lumineux parvenant à donner une forme concrète à leur destin.

Mais on sera aussi vivement interpellé par l'écriture de Donna Tartt, par cette façon de raconter qui nous plonge au cœur même de l'action qu'elle décrit. Au point, parfois, de sentir la poussière vous brûler les yeux ou le froid vous transpercer pour vrai. Il y a dans ce livre des scènes qui resteront gravées à jamais dans votre mémoire. Comme ces 25 ou 30 pages du tout début alors que le personnage de Théo rampe à travers les décombres d'un grand musée new-yorkais éventré par une bombe. Ou encore ces dérives névadiennes tout inclus où deux jeunes ados se défontent jusqu'à la perte de



CABINET ROYAL DE PEINTURES MAURITSHUIS
The Goldfinch, Carel Fabritius, 1654. Huile sur panneau.

conscience totale: alcool, speed, cocaïne, acide, pilules, shoots en tous genres, désert et ciel étoilé...

Mais le livre fait aussi surgir quelques grandes questions: peut-on vraiment survivre à la disparition de l'être cher quel qu'il soit? Comment? Et pour quoi, tant qu'à y être?...

Quel rôle l'art joue-t-il dans la vie? Au-delà de la représentation et du symbole, où se cache le vrai? Pour-

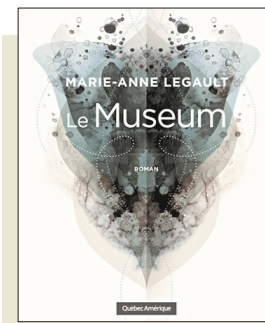
quoi la beauté ne peut-elle pas sauver le monde? Qu'en est-il de l'amitié? Et de l'amour? Hum?

Collaborateur
Le Devoir

LE CHARDONNERET

Donna Tartt
Traduit de l'anglais (américain) par Edith Soonckindt Plon
Paris, 2014, 800 pages

LA VITRINE



ROMAN

LE MUSEUM
Marie-Anne Legault
Québec Amérique
Montréal, 2013, 232 pages

À travers les méandres d'une errance calculée, Marie-Anne Legault donne vie, dans *Le Museum*, son premier livre, à une sorte de long rêve éveillé qui revêt toutes les apparences d'une quête. La narratrice, une historienne désorientée qui s'intéresse à l'effondrement des civilisations, marche en direction d'un improbable *Museum*, mystérieux sanctuaire où on converse et retranscrit un nombre «incommensurable» d'œuvres, situé «loin dans les alentours», quelque part du côté de l'Orient. Au fil de cette «odyssée sens dessus dessous», course à obstacles à la manière d'*Alice au pays des merveilles*, les rencontres et les coups de théâtre se succèdent: l'Aiguilleur, le Souffleur de rails, l'Énergumène, un Étranger. Un roman onirique et une quête de sens pour les amateurs de littérature, disons, expérimentale.

Christian Desmeules

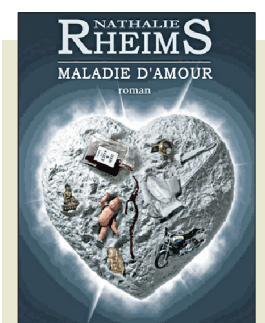


ROMAN JEUNESSE

JE LE JURE!
Valerie Sherrard
Traduction de Lori Saint-Martin
et Paul Gagné
Québec Amérique
Montréal, 2014, 176 pages

Lauréate de nombreux prix en littérature jeunesse, l'écrivaine canadienne-anglaise Valerie Sherrard surprend le lecteur dans son premier roman traduit en français. Les premières pages de ce dernier laissent croire à une autre histoire d'agressions sexuelles, comme il y en a tant en littérature jeunesse, mais la suite nous entraîne dans un efficace thriller psychologique. À Halifax, la machiavélique Carrie Freeman, 15 ans, manipule tout son entourage. Elle ment pour faire condamner son beau-père, force Shana, sa meilleure amie et narratrice du roman, à faire un faux témoignage et devient carrément diabolique quand ses subterfuges, renversants de malignité, sont mis au jour par ses copines. Roman sur la perfidie et l'intimidation adolescentes, de même que sur les ravages du mensonge, *Je le jure!* donne néanmoins le dernier mot, au demeurant plutôt dégrisé, à la candeur.

Louis Cornellier

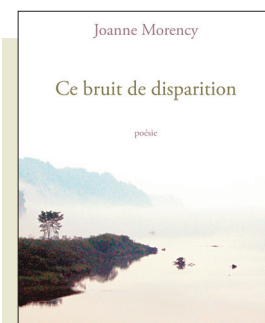


ROMAN

MALADIE D'AMOUR
Nathalie Rheims
Léo Scheer
Paris, 2014, 299 pages

Dans ce roman d'une psychologie bien observée, il est question de dépendance, de paranoïa, de soins et de maladie. Que deviennent la vie quotidienne, les relations, les couples, les amitiés, dans ces moments où, comme entre deux grandes amies, Alice et Camille, les actes posés entraînent l'une et l'autre dans une spirale d'identification forcée, où la perte est assurée? Quels enjeux cet amour de proximité sensible va-t-il faire apparaître, et y a-t-il une issue possible, hormis l'inéluctable? Nathalie Rheims, dans ce quinzième roman, plonge avec grâce dans l'aveuglement du dérèglement mental. Des médecins sont au cœur de la cible, et ils se démentent comme des diables dans l'eau bénite. L'amour est pris dans la spirale des inconscients, qui dirigent les êtres et les mènent vers la perte. On est dans l'univers méconnu de l'érotomanie, qui n'a rien à voir avec une fantaisie. Il est question de ravage et de délire, d'un psychisme incurable et des souffrances que ces chimères engendrent, désintégrant le bonheur, l'équilibre, la bonne vie.

Guylaine Massoutre



POÉSIE

CE BRUIT DE DISPARITION
Joanne Morency
Triptyque
Montréal, 2014, 68 pages

La poésie de Joanne Morency ne fait pas de bruit, sans disparaître pourtant. C'est sans prétention, porté par un plaisir de la nature qui confine à la béatitude, afin d'ouvrir le regard pour affronter les saisons ou confronter les morts qui toujours exultent. C'est que savoir vivre n'est pas facile, alors «on s'habille de lendemains successifs. Et l'on joue au paradis ordinaire». Il y a là une manière obstinée de résister mais, conséquemment, ça vous a aussi de petits airs de bleus à l'âme, façon granola. On aimerait bien que la consistance de cette poésie belle ait un peu plus de coffre, décoiffe. Et puis non: «Nous remplissons nos poumons de purs plaisirs gratuits, nos prunelles, de toute couleur favorable à l'amour», dit-elle encore. Sans compter que s'y retrouve une *maternité* un peu gluante quand on nous avoue, candide, que «nous prendrons la planète dans nos bras comme un enfant malade [...]». Avouons que, parfois, ces bras-là, on en a bien besoin. Avouons du même coup que la force de la poésie réside ailleurs que dans les bonnes intentions et les retournements d'âme perçus sous les auspices d'une fragilité un tantinet maniérée. N'empêche, ces textes sont ouverts, bercent et calment. Est-ce suffisant?

Hugues Corriveau

«Mes personnages deviennent une partie de moi et ils envahissent jusqu'à un certain point ma vie intérieure»
Donna Tartt

LIVRES

Une grande dame du roman

LOUIS
HAMELIN

Depuis 2003, l'œuvre de Louise Erdrich s'est arrangée pour me suivre dans mes différents points d'ancrage au Québec. J'ai lu *Dernier rapport sur les miracles à Little No Horse* (Albin Michel, 2003) dans mon gros campe du lac Vaudray en Abitibi, puis parlé du souffle marquézien qui passait sur ce roman. A part le fait qu'il y était question d'un tambour, j'ai complètement oublié ce que racontait *Ce qui a dévoré nos cœurs* (Livre de poche, 2013), mais je me rappelle avec précision la buse qui, à Sainte-Béatrix, profitant des courants ascendants, survolait le paysage mironien de crans de roche et de contreforts boisés tandis que, ayant traîné ma chaise sur le porche, je savourais le livre, un verre de vin et le soleil de mai. C'est un des pouvoirs que possède la lecture, de fixer les souvenirs du lecteur, mais encore faut-il avoir des yeux tout le tour de la page.

C'est dans mon incarnation sherbrookoise que j'ai lu *Le jeu des ombres* (Albin Michel, 2012), y retrouvant une Erdrich plus en forme que jamais. Cette femme tient son critique occupé. Tous les deux ans en moyenne, paf, nouvel opus de 300 pages et plus que l'éditeur fait diligemment suivre sur le pas de ma porte. *La chorale des maîtres bouchers*, *La malédiction des colombes*, *La décapotable rouge*, les titres s'additionnent. On a le droit de passer son tour. Parfois, il faut tout un chapitre, parfois, aussi, quelques pages suffisent pour savoir que non : pas cette fois.

En temps indien

Louise Erdrich écrit rapidement des romans qui, eux, prennent leur temps, pour décrire, pour faire parler, pour remonter les arbres généalogiques et démêler les imbroglios des amours et des gènes. Il faut avoir envie d'entrer là-dedans. Idéalement, il faudrait pouvoir les lire en temps indien, assis sur un tapis de branches de sapin devant une petite truie qui chauffe l'enfer.

Ne vous laissez pas arrêter par le titre insipide, poético-insignifiant de celui-ci, dont la version originale, *The Round House*, a décroché le National Book Award, autrement dit le Saint-Graal de la littérature américaine. La maison ronde, ce n'était pas un beau titre, ça? Le



Louise Erdrich, romancière amérindienne, a grandi dans une réserve du Dakota du Nord. Sur la photo: des Amérindiens de cet État, au milieu des années 1970.

même éditeur a déjà traduit *Through Black Spruce* de Joseph Boyden par *Les saisons de la solitude*, seigneur du bon dieu, c'est aussi excitant, comme image, qu'une visite chez le dentiste. Sûr qu'une épiphanie noire, sur une terrasse de café du septième arrondissement, ça ne veut pas dire grand-chose.

Métisse de père allemand et d'une mère de sang français, ojibway et chippewa (on voit se profiler Riel et le champ de bataille de Batoche à l'arrière-plan du portrait de famille), la romancière amérindienne, née au Minnesota, ayant grandi sur une réserve du Dakota du Nord, excelle à rendre le climat à la fois stimulant et délétère de ces enclaves politiques où la fierté, la tradition et un sentiment de renaissance culturelle le disputent à l'aliénation, à l'oubli et à l'évasion dans l'alcool et les soucoupes capteuses de satellites. Elle réussit à saisir l'air mêlé de menace et de négligence qui plane sur un tel lieu, le mélange de nonchalance et d'op-

portunisme de cet esprit joyeux, ou alors très triste, de résistance passive à la modernité.

«*La tribu avait réuni de l'argent pour bâtir une cité subventionnée — de grands immeubles d'habitation bruns de style urbain, en périphérie de la ville. Ils étaient environnés de monticules de terre envahis de mauvaises herbes, sans un arbre ni un buisson. L'argent avait manqué avant qu'on n'ait construit les perrons, les gens se servaient donc de rampes en contreplaqué qu'ils faisaient de l'escalade pour entrer chez eux et des bonds pour en sortir. Sa tante Star avait installé Angus, ses deux frères, les deux enfants de son petit ami et toute une gamme variable de sœurs enceintes et de cousins fêtards ou en désintox, dans un trois-pièces. Tante Star gérait une somme épique de folie.*»

Espace méfis

Space les livres de Louise Erdrich, les pratiques ancestrales ne servent pas de refuge

contre la dissolution de l'identité. La voix des aînés, la piste du bison ou du caribou ne s'élève pas tels des remparts devant les aléas du monde contemporain. On y voit plutôt s'ouvrir un espace de contestation et d'hybridation culturelle où la rencontre du passé et de l'hypermoderne numérique et la création de nouveaux mythes semblent possibles.

«*Plus loin, presque dans les bois, le dôme de la loge à sudation composé de jeunes arbres courbés et liés ensemble, recouverts de bâches des surplus de l'armée, attendait [...]. Les pierres, les grands-pères, chauffaient déjà à blanc au milieu. Notre boulot consistait à maintenir le feu, passer les pipes sacrées et les sacs-médecine, apporter les pierres incandescentes à l'entrée sur des pelles à long manche, fermer et ouvrir les rabats de toile. Nous jetions aussi du tabac dans notre feu lorsque quelqu'un à l'intérieur de la tente nous criait de le faire, pour marquer une prière ou une requête particulière. Quand les nuits étaient fraîches, c'était un bon boulot — nous restions assis autour de ce feu à bavarder, bien au chaud. Parfois nous faisions rôtir en douce un hot-dog ou un marshmallow piqué sur un bâton, même si ce feu était sacré et qu'une fois Randall nous a surpris. Il a prétendu qu'avec nos hot-dogs nous l'avions détruit, son caractère sacré. Cappy l'a regardé et a rétorqué: Il est tellement sacré, ton feu, qu'on a fichu en l'air toute sa sainteté rien qu'avec nos malheureuses saucisses? Je risais sans pouvoir m'arrêter.*»

C'est un gamin de 13 ans qui parle. Au début du roman, sa mère subit un viol brutal sur un terrain de golf. Le livre est l'histoire de sa vengeance. Dans une postface de sa main, l'auteure rappelle quelques faits désagréables, par exemple qu'une femme amérindienne sur trois sera violée au cours de sa vie, pour s'en tenir aux seuls viols signalés. Dans cette même postface, Erdrich nous apprend qu'elle a combattu, en 2010-2011, un cancer du sein. J'avoue avoir d'abord trouvé ce partage de confiance assez troublant et impudique. Mais l'important, c'est qu'elle aille bien. Nous en avons la preuve entre les mains. A dans deux ans, Madame Erdrich.

Le Devoir

DANS LE SILENCE
DU VENT

Louise Erdrich
Traduit de l'anglais (américain)
par Isabelle Reinhard
Albin Michel
Paris, 2013, 463 pages

La revanche
des blondesEntre l'histoire de zombies
et la catastrophe amoureuse

CHRISTIAN DESMEULES

Il y a les brunes, les rousses et les autres. Celles qui nourrissent les blagues faciles, se mettent à quatre pour changer une ampoule brûlée, demandent au Bonhomme Carnaval si elles peuvent signer son plâtre ou lancent des miettes de pain aux avions dans les aéroports. Pour les blondes, l'heure de la revanche a peut-être sonné.

Enceinte jusqu'aux oreilles et coincée malgré elle en plein hiver dans un chalet perdu au fond de l'Ontario, Hazel Hayes, étudiante de doctorat à Toronto et spécialiste de «l'étude du regard», narratrice du troisième roman d'Emily Schultz, *Les blondes*, récapitule ce qui vient de lui arriver. Un procédé qui assoit le livre quelque part entre *Misery* et le *Decameron*. Elle le fait surtout pour «cet étrange autre de trois kilos» qu'elle porte au creux de son ventre, mais aussi pour occuper le temps et essayer de trouver un sens aux événements déraisonnables des dernières semaines.

Soudain arrive une blonde

Coincée — encore — à New York au moment où éclate une étrange pandémie de rage qui n'affecte que les vraies blondes et provoque catastrophe sur catastrophe, Hazel, ni blonde ni brune, mais rousse, aura été le témoin direct des premiers incidents. La «*Furie blonde*», selon une expression rapidement consacrée par les médias, serait un virus possiblement transmis par des puces infectées.

Au même moment, elle découvre qu'elle était enceinte, conséquence accidentelle d'une brève liaison avec son directeur de thèse, durablement marié. «*Notre liaison était laide*», dirait-elle, songeant à se faire avorter avant de devoir y renoncer par la force des choses. Tentant de revenir au Canada, elle se

verra refoulée à la frontière — le gouvernement ayant décrété l'état d'urgence —, avant d'être placée en détention préventive dans un centre de quarantaine. De retour à Toronto, un univers personnel dévasté, avant d'aller se réfugier au chalet de son directeur, où elle se butera à son épouse, qui lui fera la vie dure.

Si la petite chose qui pousse dans son ventre lui sert de substitut pour pallier toutes les disparitions, elle la pousse aussi à moraliser. «*Je veux être une meilleure personne. Je veux croire que je vais te donner un bien meilleur exemple que tout ce que suggère mon passé. Peut-être que c'est la raison pour laquelle je suis assise là, que j'essaie de mettre de l'ordre dans tout ça à voix haute.*»

Roman plutôt hybride, au croisement de l'histoire de zombies, du scénario catastrophe et du récit d'une liaison adultère qui tourne mal, *Les blondes* baigne dans l'humour léger et l'autodérision. Le rythme y est plutôt bon, malgré certaines longueurs — le livre aurait pu facilement être amputé d'une bonne centaine de pages.

Mais l'amorce de réflexion sur l'image de la femme, portée par ce personnage d'universitaire féministe, à la persistance d'une mauvaise teinture à cheveux. Elle est rapidement évacuée au profit d'une cascade de rebondissements un peu stériles qui finissent par cannibaliser et emporter tout le roman d'Emily Schultz, qui n'apparaît, au final, que comme un simple divertissement.

Collaborateur
Le Devoir

LES BLONDES
Emily Schultz
Traduit de l'anglais (canadien)
par Eric Fontaine
Alto
Québec, 2014, 512 pages

Edna O'Brien ou l'impossible sérénité

GILLES ARCHAMBAULT

J'ai rendu compte dans ces pages il y a quelques mois des mémoires qu'a publiés Edna O'Brien sous le titre de *Fille de la campagne* (Sabine Wespieser, 2013). Tout en y trouvant intérêt, je déplorais que la romancière irlandaise fasse montre d'une certaine facilité dans l'évocation d'épisodes de sa vie. Point n'était besoin pour moi de chercher à intéresser le lecteur en l'aguiçant avec des détails au sujet de personnalités connues. Ces pages concernant sa vie de vedette des lettres britanniques juraient à mon avis avec le récit attachant de son enfance et de sa vie de jeune femme en Irlande.

Le roman qui nous concerne aujourd'hui, *La maison du splendide isolement*, a paru en anglais en 1994 et en traduction française l'année suivante chez Fayard. Edna O'Brien traitait d'un sujet alors fort dérangeant. Comment illustrer la volonté de libération d'une partie du peuple irlandais alors que le pays scindé en deux par des intérêts — aussi politiques que religieux — divergents avait été la scène d'affrontements sanglants? Il fallait d'autant plus de courage de la part de la romancière qu'elle publiait son livre dans le pays oppresseur, la Grande-Bretagne, où se trouvait une bonne partie du public lecteur. Et qu'il ne s'agissait en rien d'une révolution dite tranquille, particularité très québécoise, comme chacun sait. Mais d'une vraie rébellion, organisée, fertile en événements tragiques.

Invasion de domicile

L'action du roman se déroule dans un coin perdu de

l'Irlande du Sud. Une vieille dame, Josie, vit seule dans une maison déglinguée. Une fois par semaine, on lui livre des victuailles. Pas question pour elle de bouger. Tout autour, que de la désolation, les murs sont crasseux, pleins de lézardes. Elle a tout loisir de songer à sa vie, à ce premier mari, brute alcoolique, plus intéressé à la chasse et aux

Sans apporter de solutions aux
problèmes politiques qu'il soulève,
le roman d'Edna O'Brien est une
ardente dénonciation de l'injustice

beuveries qu'à l'aimer. Passant ses journées alitée, ne réussissant qu'avec peine à quitter sa couche, elle revoit son passé avec une belle ferveur. Tout s'est déjà déroulé. Et mal. La vie n'est vraiment pas ressentie par elle comme un enchantement.

Un jour, elle s'aperçoit qu'un intrus a forcé sa porte. Elle est à l'étage, inquiète, mais non apeurée. Elle ne tarde pas à apprendre qu'il s'agit d'un jeune homme de l'IRA en cavale. McGreevy est recherché pour meurtre. Josie ne croit vraiment pas qu'il soit raisonnable de mettre le pays à feu et à sang pour se libérer du joug anglais. Elle en a tellement vu toutefois tout au long de sa vie qu'elle ne se refuse pas à converser avec son visiteur.

Il faut dire que McGreevy n'a en rien l'apparence d'un tueur. Doux même, plein d'attentions pour elle. Chercher à le convaincre de l'inutilité de son engagement, il n'en est

pas question. Elle est passée de l'autre côté des choses. Elle se contente d'apprivoiser sa présence. Elle ne fait rien de plus pour le dénoncer à des voisins ou à ce fournisseur qui, une fois par semaine, lui livre de quoi survivre. Pas question de donner des indices de nature à compromettre celui qui chaque jour lui est moins inconnu.

Le soldat de l'armée républicaine ne la convainc pas de la justesse de sa cause, mais il lui apporte une qualité de présence qu'elle n'a pas connue. S'il devient violent, se dit-elle, il lui aura au moins apporté pendant quelques jours cette chaleur que la vie lui a refusée. Il serait en quelque sorte un fils.

Faire justice

Pendant que les deux fraternisent de cette étrange façon, les forces de l'ordre, ainsi qu'on le dit légèrement, ont acquis la certitude que McGreevy ne peut être ailleurs que dans cette vieille demeure. Edna O'Brien recrée de façon fort convaincante le monde d'exécutants au service d'une idée de la justice, des personnes accomplissant un travail tout simplement.

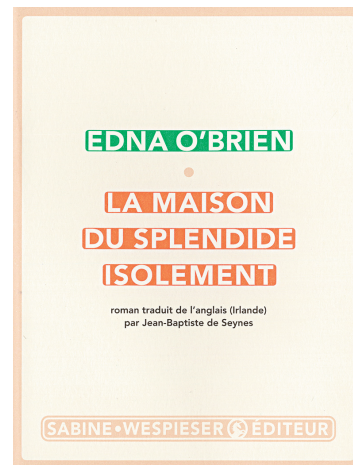
Que valent les idées, les convictions les plus profondes? La romancière nous dit aux dernières pages qu'on ne peut prendre la terre d'un peuple. Mais elle ajoute «*que le même sang et les mêmes*

larmes coulent de l'ennemi comme de soi, bien que pas toujours dans les mêmes proportions». Mais il faut «*pénétrer jusqu'au cœur de la haine et de l'injustice, y boire, y être bu*».

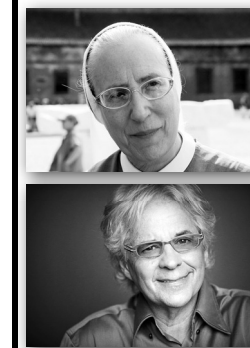
Pour Edna O'Brien, et c'est la dernière phrase du roman, cette connaissance, l'être humain doit l'acquiescer. On ne peut que le souhaiter. Une chose est certaine, ce roman qui n'apporte aucune solution aux problèmes politiques qu'il soulève, et on ne songerait pas à le déplorer, est une ardente dénonciation de l'injustice. Un beau roman.

Collaborateur
Le DevoirLA MAISON DU
SPLENDEIDE ISOLEMENT

Edna O'Brien
Traduit de l'anglais (irlandais)
par Jean-Baptiste de Seyres
Sabine Wespieser
Paris, 2013, 317 pages



Soirée à la librairie Paulines



Lundi 10 mars 19 h 30

Entretien avec Louise Bonta
50 ans d'éducation au Québec

Animation: Dr Gilles Julien

Présentation: Jean-Louis Fleury, auteur de: *La carotte et les marguerites*, éditions du passage, 2013.

Contribution suggérée: 5 \$

LIBRAIRIE

Beaucoup plus qu'une librairie!
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585SODEC
Québec

Allô prof : des services GRATUITS d'aide aux devoirs offerts à la grandeur du Québec!

Montréal (514) 527-3726
Québec (418) 843-5355
Extérieur 1-888-776-4455
Site Internet www.alloprof.qc.ca

SALON DU LIVRE ANCIEN DE WESTMOUNT

LE SAMEDI 15 MARS 2014
→ NOUVELLE ADRESSE ←
Collège Dawson
4001 boul. de Maisonneuve O., Westmount
10h - 17h - Entrée : 3 \$
Rens.: 514 935-9581
www.defreitasbooks.com

ESSAIS

Les expressions d'il y a belle lurette



LOUIS CORNELIER

Dans la langue, il y a des lettres, des sons, du sens, de la beauté, des bizarreries et beaucoup d'histoire. La langue est une réalité à la fois très intime — c'est le matériau de notre dialogue intérieur, celui grâce auquel chacun d'entre nous se raconte son histoire, construit son identité, qui est nécessairement narrative — et très collective — les mots, ce sont toujours aussi ceux des autres, qui nous ont précédés et qui nous parlent. Explorer la langue, notre langue, que ce soit avec gravité ou avec légèreté, c'est donc toujours une expérience puissamment significative, révélatrice et captivante.

Didacticienne spécialisée dans l'étude des figures de style, Nicole Ricalens-Pourchot a enseigné la linguistique et la littérature française au collège Marianopolis et à l'Université McGill. Elle est l'auteure de quelques ouvrages portant sur la langue française, notamment *L'orthographe est un jeu* (Librio, 2010). L'approche ludique qu'elle met en avant dans ce dernier ouvrage se retrouve dans *Les facéties des expressions françaises*, un livre qui revisite ces expressions toutes faites dont le sens est presque toujours figuré. Les linguistes, pour les désigner, parlent d'idiotismes, c'est-à-dire des « expressions spécifiques à chaque langue [...] et qui présentent beaucoup de difficultés aux apprenants étrangers, car traduire une expression mot à mot dans une autre langue n'apporte généralement aucune compréhension satisfaisante et conduit à une impasse ».

Des origines

Les expressions françaises colligées par Nicole Ricalens-Pourchot sont presque toutes



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Avec *Les facéties des expressions françaises*, Nicole Ricalens-Pourchot revisite ces expressions toutes faites dont le sens est presque toujours figuré.

d'usage courant au Québec et sont, dans la plupart des cas, comprises facilement par les locuteurs. Si on demandait à ces derniers, toutefois, de les analyser, de dire d'où elles viennent, nous obtiendrions sans doute une flopée d'explications fantaisistes et incertaines. Celles que nous donne Ricalens-Pourchot, dans cet ouvrage, sont tout aussi divertissantes, mais se fondent sur une enquête plus rigoureuse et sur les travaux de linguistes et grammairiens célèbres comme Claude Duneton, Pierre Guiraud et Alain Rey.

Certaines expressions françaises comportent des termes auxquels nous attribuons un

sens qu'ils n'ont pas. Quand des gens se livrent à des manœuvres secrètes, par exemple, on dit qu'ils agissent sous le manteau. Or, ce dernier n'est pas le vêtement, mais cette partie de la cheminée au-dessus du foyer. Les cochons de l'expression « copains comme cochons », quant à eux, ne sortent pas de la porcherie. Le terme, ici, serait une déformation du mot « soçon », un dérivé du latin *so-cius*, qui signifie « camarade ». Si vous faites chou blanc, si vous échouez donc, le légume n'y est pour rien. Le chou, ici, vient du vocabulaire des quilles et du dialecte berrichon, dans lequel « coup » se prononce « choup ». N'abatte

aucune quille, ne pas réussir donc, c'est faire chou blanc. Plus logique, non ?

Les méprises, en cette matière, sont nombreuses. Comment, vous demandez-vous peut-être, ce misérable insecte qu'est le pou pourrait-il être fier, comme le veut l'expression ? Eh bien, il ne l'est pas, justement. Le pou, ici, est un coq, dont une forme dialectale est pou ou pouil, nous apprend la linguiste. Entendez donc « fier comme un coq » dans « fier comme un pou ». L'insecte n'impose sa présence que dans l'expression « laid comme un pou ». Là, c'est bien lui. D'ailleurs, ce n'est pas, non plus, la vache espagnole qui parle mal le français, mais bien

le *vace*, mot issu du latin qui est à l'origine de « basque ».

« *Mariage pluvieux, mariage heureux* », dit-on parfois pour consoler de nouveaux époux trempés. Or il y aurait eu confusion phonétique. L'expression d'origine dit plutôt « mariage plus vieux, mariage heureux », pour suggérer, explique Ricalens-Pourchot, qu'une « certaine expérience de la vie rend le mariage plus solide et peut, de ce fait, être une garantie de bonheur ». Un glissement semblable est à la source de l'expression « remède de bonne femme ». Le remède était d'abord « de bonne fame », du latin *fama* qui signifie de bonne réputation. Par analogie avec l'expression « une histoire de

bonne femme », le médicament est devenu inefficace.

Le sens de l'humour

Les expressions, comme le souligne la linguiste par le titre de son ouvrage, ont aussi un caractère facétieux qui témoigne du sens de l'humour inhérent aux humains. L'expression « jeter l'éponge » (pour abandonner), qui vient du monde de la boxe, est imagée, mais ne fait pas sourire. « *Au Québec et en Louisiane*, note Ricalens-Pourchot, *on dira plus volontiers lâcher la patate et plus fréquemment à la forme négative ne lâche pas la patate [...]* ». D'origine inconnue, l'amusante locution a de la gueule, et même une chanson.

Dans le genre moqueur, reconnaissons toutefois que les expressions « les Anglais sont arrivés » ou « ont débarqué » et « avoir ses Anglais », pour désigner les menstruations, sont plus spirituelles. Rappelons, écrit la linguiste, que les régiments anglais portaient des tuniques rouges quand ils ont conquis le Québec et quand ils ont battu Napoléon à Waterloo.

Des semblables, charmantes, intrigantes, sorties parfois d'on ne sait trop où, mais qui datent presque toutes d'il y a belle lurette — une contraction de « belle » et de « heurette » (petite heure), dans laquelle le diminutif prend une valeur intensive —, ce livre en compte plus de 170 et les présente sur un ton amusé, alerte et, mieux encore, amoureux, qui rappelle celui, à la fois précieux et sympathique, d'un Jacques Laurin.

Notre langue, faut-il le redire, est une belle qui requiert des soins, mais qui redonne au centuple à ses prétendantes et à ses prétendants attentionnés.

louisco@sympatico.ca

LES FACÉTIES DES EXPRESSIONS FRANÇAISES

Nicole Ricalens-Pourchot
Bayard Canada
Montréal, 2013, 248 pages

La « vraie question » de la prostitution

Catharine A. MacKinnon associe industrie du sexe et inégalité

MICHEL LAPIERRE

En décembre 2013, la Cour suprême du Canada, en invalidant des articles de loi, a invité le gouvernement fédéral à redéfinir l'encadrement de la prostitution. Le livre *Traite, prostitution, inégalité*, de la juriste et féministe américaine Catharine A. MacKinnon, pose la vraie question : comment un monde qui a rejeté l'esclavage peut-il tolérer l'asservissement de celles qu'un lobby ennoblit sous le nom de « travailleuses du sexe » ?

On devine que Catharine MacKinnon, dont la Cour suprême des États-Unis et le Tribunal pénal international ont bénéficié de la compétence, est l'héritière de la pensée de Margaret Fuller qui, dès 1843 en Amérique, associa l'émancipation féminine à la lutte contre l'esclavage. Elle se rattache à une intellectuelle qui rivalisait de profondeur et d'originalité avec des amis masculins, comme Ralph Waldo Emerson et Henry David Thoreau.

Publié d'abord comme article, en 2011, dans la *Harvard Civil Rights-Civil Liberties Law Review*, traduit maintenant en français, l'ouvrage de la féministe s'appuie sur une foule d'enquêtes sociologiques et de références juridiques. Lucide, il insiste sur des données parlantes. À travers le monde, les personnes qui se prostituent « sont singulièrement pauvres » et en grande majorité des femmes à cause d'une réalité culturelle souvent insurmontable : « *Inégalité entre les sexes* ».

Esclaves ou travailleuses ?

De ce dernier point, Catharine MacKinnon donne une explication aussi crue que persuasive : « *Partout dans le monde, l'inégalité des sexes offre à la*



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Comment un monde qui a rejeté l'esclavage peut-il tolérer l'asservissement de celles qu'un lobby ennoblit sous le nom de « travailleuses du sexe » ?, demande Catharine A. MacKinnon.

majorité des membres de la caste des hommes le privilège de ne pas avoir pour destin d'être acheté et vendu pour du sexe. »

« Partout dans le monde, l'inégalité des sexes offre à la majorité des membres de la caste des hommes le privilège de ne pas avoir pour destin d'être acheté et vendu pour du sexe »

Des féministes, soi-disant libérales et épicuriennes, comme, à San Francisco, Carol Leigh, qui, en 1978, a inventé le terme « travailleuse du sexe », lui reproche son ton moralisateur et son insensibilité.

Elle leur répond en exposant la brutalité des faits. Agressées

en général dès l'enfance, les prostituées, les femmes le plus souvent victimes de viol au monde, se voient fréquemment exploitées par des proxénètes, forcées à avoir des relations sexuelles non protégées contre le VIH, poussées à la dépendance à la drogue et à l'alcool.

Même lorsqu'on ne les bat pas et qu'elles ne quittent pas leur pays, leur situation correspond, soutient Catharine MacKinnon, à la traite des êtres humains, comme le droit international définit celle-ci. Leur syndicalisation ou leur métamorphose en femmes d'affaires indépendantes ne seraient qu'illusion.

Selon la juriste, seule la pénalisation des clients, comme en Suède depuis 1999, et non celle des prostituées, améliorerait les choses. En 1845, Margaret Fuller rêvait d'égalité entre les sexes par leur harmonisation : « *Il n'y a pas d'homme entièrement masculin, ni de femme purement féminine.* » La réforme légale souhaitée par Catharine MacKinnon pourrait être un pas vers cet idéal.

Collaborateur
Le Devoir

TRAITE, PROSTITUTION, INÉGALITÉ
Catharine A. MacKinnon
Traduit de l'anglais
(américain)
M éditeur
Montréal, 2014, 128 pages

« Loin de rendre la vie des prostituées plus sûre, la décriminalisation totale de la prostitution peut même la rendre encore plus dangereuse. »

Extrait de *Traite, prostitution, inégalité*

« CONCILIER »
À TOUT PRIX ?

UN REGARD
COURAGEUX SUR
LES TRAVERS DU
FÉMINISME QUÉBÉCOIS



Annie Cloutier

AIMER,
MATER
NER,
JUBILER

L'impensé féministe au Québec

vlb éditeur

vlb éditeur
Une société de Québec Média